

**L'existence chrétienne comme combat spirituel
face aux défis de la vie¹**

Gérard SIEGWALT

Trois questions traditionnelles concernant l'être humain :

- qui suis-je ?
- d'où est-ce que je viens ?
- où est-ce que je vais ?

Mais il y en a une plus élémentaire encore, qui nous apparaît dans les situations de détresse extrême de la vie (dépression, guerre, famine, cataclysmes de la nature...) : dans une telle situation, comment puis-je (sur)vivre ?

Toutes ces questions sont autant de défis existentiels pour nous. À partir de là, le titre s'éclaire. Le défi fondamental est celui lié à l'existence humaine elle-même. Il y a aussi les défis particuliers de la vie, dans et par-delà ce défi fondamental. Ce défi et ces défis nous font parler de la vie en tant qu'existence concrète non simplement comme d'un combat, mais comme d'un combat spirituel. Cela est évident pour la vie comme existence concrète, lorsqu'elle est placée dans la lumière de la foi chrétienne. C'est cet éclairage que nous voulons donner ici, dans la conscience qu'il peut être éclairant pour l'existence humaine comme telle, et donc au-delà de la tradition de foi chrétienne.

I. Problématique du thème du combat spirituel

Le thème du combat spirituel n'est pas inconnu au lecteur de la Bible. « Combats le bon combat de la foi » (1 Tm 6, 12). « J'ai combattu le bon combat » (2 Tm 4, 7). « Courons avec persévérance l'épreuve (litt. le combat, grec *agôn*) qui est devant nous » (He 12, 1). Une dernière citation : « Combattez avec moi par vos prières pour moi » (Rm 15, 30) : la prière comme « arme » du combat spirituel !

La combat spirituel, thème biblique, certes, mais thème problématique ?

Il y a une première raison à cela. Le mot « combat » évoque la guerre, la violence, la volonté de puissance, de domination, et donc d'asservissement, de mise sous tutelle. Il évoque, pour nous chrétiens, dans notre propre histoire d'Église, les croisades, l'Inquisition, les guerres de religion, tout cela mené au nom de la foi, au nom de Dieu. Et, plus loin, il évoque, dans la Bible elle-même, et d'abord et surtout dans l'Ancien – le Premier – Testament, des récits de luttes que nous tentons de spiritualiser mais qui, pris au premier degré, renvoient bien souvent à des actes de guerre véritables. Et aujourd'hui, la notion de combat est, dans les esprits de bien de nos contemporains, accaparée par l'islamisme qui, idéologie politique, est bien la

¹ Conférence donnée lors de plusieurs rencontres en Alsace et Moselle, en 2017 et 2018. Ce texte a été publié dans *Positions Luthériennes*, n° 1, 2018, p. 75-84.

perversion de l'islam « du juste milieu » mais non sans se revendiquer de textes du Coran et de *hadiths* du Prophète : le *djihad* est compris comme guerre (sainte) contre l'ennemi extérieur, et ce dernier peut aller de la civilisation occidentale dominante à travers les non-musulmans jusqu'aux musulmans eux-mêmes qui ne correspondent pas à l'islamisme (voir par ex. *Daech*).

Le terme « combat » peut avoir un sens plus civilisé : il y a le combat politique, des partis politiques, le combat des idées, des civilisations aussi. Il est d'abord un combat verbal : il est de l'ordre du débat, mais nous savons à quelle violence verbale il peut atteindre – dans débattre il y a « battre » ! Et, en effet, derrière l'échange verbal, quelle guerre sourde parfois, quelle volonté d'avoir le dernier mot et donc de réduire l'autre au silence, voire quelle guerre effective ! Ne parle-t-on pas de guerre économique, dont les victimes, en premier lieu dans le tiers monde, se comptent par millions (il y en a aussi dans l'hémisphère nord) ; les vainqueurs dans cette guerre édifient leur empire sur des cimetières, aussi bien des cimetières humains que des cimetières écologiques.

Mais il y a plus, et c'est une autre raison du caractère problématique du terme « combat », et elle est autrement subtile et, de fait, à première vue quasiment imparable. Cette raison est mise en avant par des chrétiens. Ils reconnaissent qu'il s'agit là d'un thème biblique, mais ils disent que c'est un thème douteux, en tout cas périphérique, non central. Ce registre du « combat spirituel » non seulement ne leur parle pas mais semble compromettre ce qui à leurs yeux est le thème biblique central, celui de l'amour. Et nous savons la pertinence de cette objection : Dieu n'est-t-il pas amour ! Ce thème étant lié à celui de la miséricorde, de la compassion (si central pour le Pape François !), de l'empathie. Comment ne pas être sensible à la justesse de ce rappel et de la question si le thème du combat spirituel ne fait pas écran à celui de l'amour, lequel est bien le premier commandement !

Nous sommes mis là en face d'une expérience que nous faisons toujours à nouveau : il n'y a pas une seule voix ! La Bible est une polyphonie, non réductible à un seul thème. Il y a des tensions – et elles sont fécondes – entre les thèmes bibliques, et il serait fatal pour la vie, le caractère vivant et vivifiant, de la foi que de vouloir supprimer ces tensions ; cela reviendrait à supprimer la vie, et ce serait une violence, une guerre aussi néfaste que celles mentionnées.

Alors : que peut être le sens véritable de ce titre : *L'existence chrétienne comme combat spirituel* ? Je dirai deux choses.

1. La notion de combat spirituel doit être strictement déconnectée de celle de guerre, de violence, de volonté de puissance, donc de celle de *djihad* au sens de l'idéologie de l'islamisme qui instrumentalise Dieu au service de cette idéologie politique. La notion de combat spirituel doit être entendue au sens *spirituel*, comme renvoyant à un combat d'abord *intérieur* et qui n'a de portée extérieure qu'à partir de là ; c'est bien là d'ailleurs le premier sens du mot *djihad*, qui se définit comme « effort sur soi », travail sur les passions de toutes sortes qui sont en nous, afin de les soumettre, pour notre propre intégrité, à Dieu, les « apprivoisant » ainsi pour en faire des énergies créatives aussi pour l'existence « publique » : ce sens n'est-il pas pour nous chrétiens, si besoin est, une nouvelle porte d'entrée dans l'appel biblique à mener le combat spirituel de la foi ?

2. Par rapport au thème de l'amour, de la compassion, *etc.*, le thème du combat spirituel garde toute sa raison d'être. Car l'amour *etc.* toujours est la *victoire* sur autre chose : la haine, le mépris, l'indifférence, l'égoïsme. Le combat spirituel est référé à cela et donc à l'amour ; il est le « lieu » en nous de l'advenue, du triomphe de l'amour, du pardon, du partage... Le combat spirituel n'est pas sa propre fin, mais celle-ci est au-delà de lui ; elle est de faire de nous des êtres « capables » d'amour. Un amour né dans le feu du combat spirituel n'est pas simplement de l'ordre du sentiment mais de la force, de la vérité, de l'autorité donc.

Plan

Dans une première partie, nous aborderons la question du combat spirituel à partir de la confession de foi. Dans ce combat il en va, en effet, de Dieu, de : qui est Dieu pour nous. Nous verrons qu'avec cette question, et dans la réponse qu'elle y donne, l'Église joue sa crédibilité ; elle joue aussi la visibilité de sa crédibilité, sa visibilité crédible.

Dans la seconde partie, il y aura à dire que la visibilité de l'Église, et sa crédibilité, tiennent à ce qui est invisible. Je cite ici cette phrase d'une Règle de vie spirituelle : « Les vrais choix de l'Église se situent dans le combat spirituel de ses membres », ou, selon une autre formulation : « L'Église ne peut dire la parole décisive qu'elle doit au monde que si elle assure le ministère sacerdotal de la prière » (la prière, au sens large comme il apparaîtra, comme combat spirituel).

II. Le combat spirituel dans la lumière de la confession de foi

Il y a une évidence fondamentale, simple et forte : L'Église – et la foi chrétienne – tiennent à la relation vivante à Dieu ; sa crédibilité et sa visibilité, là où il y a visibilité de l'Église au-delà d'elle-même et donc dans la société plus large, procèdent de là, essentiellement de là. L'Église peut évidemment être ou devenir visible tout simplement en tant qu'elle est une réalité sociologique, par ses bâtiments, dans ses activités de toutes sortes ; l'Église est un facteur dans la société à l'image d'autres associations, mouvances ou militances, et des chrétiens peuvent se mêler et donc participer à telle association ou à tel engagement qui ne portent pas l'enseigne de l'Église, ceci pour dire que la visibilité crédible n'est pas le monopole de l'Église. Il reste que la visibilité crédible de l'Église comme Église tient à sa relation à Dieu ; c'est cette dernière qui transpire pour ainsi dire, sans nécessairement se nommer, dans les bâtiments et les activités dans et par lesquels l'Église se manifeste comme Église et pour autant qu'elle s'y manifeste comme telle.

La confession de foi est l'enseigne de l'Église ; elle dit qui est Dieu pour elle. Je ne reviens pas ici sur la confession de foi qui était celle de Jésus et dont il a hérité de son peuple juif, à savoir le *Shema Israel* (Dt 6, 4). Cette confession de foi est commune aux trois religions monothéistes (les trois religions abrahamiques), même si chacune d'elles la déploie différemment : nous chrétiens la déployons, avec la grande tradition de l'Église depuis les temps anciens, dans un sens trinitaire. La confession de foi monothéiste était présumée par les premiers chrétiens, qui lui ont donné sa forme chrétienne dans ce qui, dans le Nouveau Testament, est la confession la plus concise – elle tient en deux mots – : *Kyrios Ièsous* (Jésus est Seigneur).

Nous y trouvons une précision par rapport au *Shema Israel* qui dit que Dieu est Seigneur. Affirmer que Jésus est Seigneur, c'est affirmer que Dieu nous apparaît en Jésus que les chrétiens confessent comme le Christ ; celui-ci, comme l'exprime Luther, est le visage de Dieu. Il n'y a là rien d'autre qu'une précision donnée à la confession de foi monothéiste ; c'est par cette précision que cette confession de foi est chrétienne ; il est entendu qu'elle appelle alors à être déployée dans un sens trinitaire.

Le monothéisme, aussi le monothéisme chrétien, doit-il être entendu dans le sens d'une monocratie ? C'est là la compréhension théocratique. La théocratie, c'est Dieu seul, rien que Dieu. Nous en avons une illustration dans l'État islamique (*Daech*) et, aussi, les États où règne la *sharia* ; tout au long de l'histoire de l'Église il y a également eu des velléités dans ce sens ; cela a été évoqué. Cela signifie : ceux qui se considèrent comme les représentants de Dieu sur terre y exercent le pouvoir, un pouvoir de domination au nom de Dieu. Cette compréhension théocratique est celle d'un exclusivisme théologique, dans le cas du

christianisme d'un exclusivisme christologique ; elle oublie que Dieu n'est pas tout, puisqu'il a posé hors de lui la création et ainsi les cieux et la terre, dans un acte de retrait (*tsimtsoum*) de lui-même. Il y a Dieu le Créateur – continu – et donc aussi Rédempteur d'un côté, et il y a la création dans son incommensurable diversité et richesse de l'autre côté. C'est dans cette distinction fondamentale – qui n'est pas une séparation – qu'est fondée celle entre le temporel et le spirituel (ou ce que D. Bonhoeffer appelle l'avant-dernier et le dernier), on peut aussi dire le profane et le sacré ; c'est la distinction luthérienne (fondée chez saint Augustin et reprise et réajustée par Luther) des deux règnes. Jésus fait sienne cette distinction quand il dit : « Donnez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est Dieu ».

Quel est le sens de cette confession de foi qui dit Dieu, qui est Dieu ? C'est, dans la conscience de cette distinction entre l'avant-dernier et le dernier, de tout (l'avant-dernier) référer à Lui (le dernier). Tel est le sens également de cette autre formulation de la christianisation du *Shema Israel* dans le Nouveau Testament : le dessein de Dieu, dit Ep 1, 10, est de « récapituler toutes choses (*ta panta*) en Christ », c'est-à-dire de donner à toutes choses leur tête en Christ, lui qui est le visage de Dieu et qui est présent et agissant par le Saint-Esprit.

Trois exemples de récapitulation, qui manifestent la portée de cette confession de foi.

– Portée personnelle : nous avons évoqué les passions qui sont en nous. Bonnes servantes, mauvaises maîtresses ! Comme maîtresses, elles sont potentiellement – et souvent réellement – destructrices, de nous-mêmes, de nos relations à autrui, à l'environnement, et en tout cela à Dieu. Servantes, elles le deviennent par leur référence à Celui qui les a données ; elles deviennent alors constructives dans tous les sens indiqués.

– Portée sociétale : pensons au pouvoir, également à l'argent. Eux aussi, bons serviteurs, mauvais maîtres ! Le pouvoir comme maître, c'est le pouvoir absolu, la dictature sous une forme ou une autre, depuis la famille à travers l'école jusqu'à l'économie et la politique. Référé à Celui qui le donne et devant qui ses détenteurs doivent en rendre compte, le pouvoir est serviteur du bien commun, parce que le Créateur est celui de tous et de tout. Cas particulier de l'argent. Son ambivalence, comme celle des passions et du pouvoir. Là où l'argent devient, comme dans notre civilisation dominée par l'idéologie du capitalisme libéral, sa propre fin et donc un absolu, il révèle, derrière la face de la prospérité qu'il génère, sa face destructrice, démoniaque, de prédateur, dans le sens de l'exploitation non seulement de peuples entiers et en tout cas de couches sociales asservies par lui mais aussi des ressources naturelles de la terre. La démonie de l'argent n'abolit certes pas son bon usage, constructif lui d'équité et de justice tant sociale qu'environnementale. L'argent serviteur. Quel Maître pour le détrôner (comme d'autres pouvoirs d'addiction et donc d'asservissement) de sa prétendue et auto-proclamée puissance ! La confession de foi le désigne du terme de *Kyrios* !

– Portée interreligieuse : le monothéisme n'est pas un exclusivisme, il est, selon Ep 1, 10, récapitulatif de toutes choses, il est par conséquent certes exclusif d'autres dieux mais critiquement, donc moyennant discernement, inclusif de toutes choses : référées au Dieu Créateur et Rédempteur, elles sont « jugées » dans ce qui en elles est de l'ordre de l'erreur, reconnues et assumées dans ce qui y est de l'ordre de la vérité, et ainsi orientées vers leur vrai statut, celui de leur vocation et donc de leur véritable sens. Il en résulte que les relations interreligieuses, singulièrement entre les trois monothéismes, ne peuvent qu'exclure toute velléité de prosélytisme. Celui-ci ressortit de l'exclusivisme, consistant dans une main-mise, par la persuasion quelle qu'en soit la forme, sur l'autre religion ou tels de ses membres. Il se met à la place de Dieu, alors que le sens du dialogue interreligieux consiste pour toutes les parties prenantes à se placer, chacune à partir de sa propre tradition de foi et toutes ensemble, devant Dieu, à dialoguer entre elles dans l'ouverture et la disponibilité à Lui, et à le laisser –

Lui – convertir les uns et les autres toujours davantage à Lui, source de vérité, de liberté, de fraternité.

Le combat spirituel dans la lumière de la confession de foi, il apparaît maintenant clairement qu'il est un combat intérieur (*ad intra*) avec une portée extérieure (*ad extra*), donc dans l'espace du visible. Il est un combat de l'esprit (Esprit) pour le bien personnel tout comme le bien commun de toute l'humanité. C'est le sens de cette thèse : le sens du combat spirituel est d'accueillir en soi et de rayonner autour de soi Dieu, un Dieu qui construit l'humanité, toute l'humanité, et donc qui ne la détruit pas.

III. L'arrière-plan invisible du combat spirituel

Le lieu-source *intérieur* du combat spirituel nous est déjà apparu ; il trouve ici un approfondissement. De manière générale, on peut renvoyer à la parole de Jésus dans le Sermon sur la montagne qui parle du secret de la chambre (*Kämmerlein*, dans la traduction de Luther) : « Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte et prie le Père qui est là dans le lieu secret » (Mt 6, 6). La chambre, le lieu secret du cœur : le laboratoire intérieur du combat spirituel aussi extérieur ; ce laboratoire tient lui-même en premier lieu du combat spirituel. On peut parler aussi de la chambre de « travail » (lat. *tripalium*) et donc d'accouchement, où s'opère la naissance à soi, au soi véritable, où se fait le travail de construction de soi.

Voici une image biblique concernant le combat spirituel comme combat intérieur : il s'agit du récit de l'archange Michaël et de ses anges contre le dragon, *Ap 12, 7 suiv.*

Et il eut guerre dans le ciel. Michaël (Michel) et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent, mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre, il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'entendis dans le ciel une voix forte qui disait : maintenant le salut est arrivé, et la puissance, et le règne de notre Dieu, et l'autorité de son Christ ; car il a été précipité, l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit. Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, cieux, et vous qui habitez dans les cieux. Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps.

Il s'agit là d'un récit mythique : on ne peut parler de la réalité de l'ange et du démon que de cette manière – le mythe est la « langue native » des réalités dont il s'agit ici, réalités qui tiennent du « mystère » (ce mot a la même étymologie que le mot « mythe »). Ces réalités ressortissent de la dimension *invisible* de la création (le Symbole de Nicée les évoque quand il parle des « réalités visibles et invisibles » qui constituent la création de Dieu). Cette dimension invisible est la face invisible de la réalité visible. La réalité créée a deux dimensions : visible et invisible.

Michaël – dont le nom hébreu est une question : qui est Dieu ?, la réponse insinuée étant : ce n'est pas moi, mais je suis le serviteur de Dieu – est celui qui mène le combat contre le mal². Il est l'ange du combat spirituel. « Une bataille s'engagea dans le ciel : Michaël et ses anges combattirent le dragon ». Cette histoire parle de nous, elle dit que nous, hommes et femmes, enfants et vieillards, avons un combat à mener ; elle dit que ce combat n'est pas simplement

² Voir à ce propos déjà mon article paru dans *Positions Luthériennes*, n° 4, 1987 : « Le combat spirituel », ainsi que cet autre, paru dans *Positions Luthériennes*, n° 4, 2011 : « Les anges ou la dimension invisible du réel ».

un combat extérieur, mais aussi et plus profondément un combat intérieur : cela veut dire un combat invisible. Ce combat se situe, est-il dit, « dans le ciel ». Le ciel désigne la dimension invisible des êtres et des choses, leur dimension intérieure. Cette dimension affleure en nous-mêmes, dans nos propres profondeurs, et elle peut, de là, faire irruption dans le visible, dans le conscient, par exemple pendant le sommeil, dans tel rêve, ou dans une inspiration, dans le secours vécu dans un péril, ou autrement encore. Cette irruption est celle soit de forces de destruction soit de forces de bien, de forces constructives : forces de destruction ou au contraire de construction de nous-mêmes, de nos relations aux autres, à l'environnement et donc à la création, et en tout cela fondamentalement à Dieu. Michaël représente les forces constructrices, les forces angéliques donc, et le dragon, lui, représente les forces destructrices, ou démoniaques. Quel potentiel énergétique formidable en chacun-e de nous, en chaque être humain : énergie constructive comme aussi énergie destructrice ! On peut préciser : autant au plan personnel qu'au plan collectif !

En quoi consiste le combat de Michaël contre le dragon ? Il ne signifie pas son simple anéantissement, mais un certain « tri », une distinction de ce qui n'était pas distingué. Car autant ce monde « gît sous l'empire du mauvais » (1 Jn 5, 19), autant il est imprégné de la bonté créatrice de Dieu. Ainsi l'affirmation du caractère mauvais de ce monde est confrontée à l'affirmation des bons dons qu'offre ce monde. N'est-il pas dit, dans Ap 21, 24 et 26, que les nations païennes apporteront leur gloire et leur honneur dans la cité céleste de Dieu ! Il y a donc des « valeurs positives » dans ce monde marqué par le mal ! Il s'agit – et cela relève du « jugement » (en grec : *krisis*) de Dieu qui est un discernement (en grec : *diakrisis*) – de séparer du mal ces valeurs positives. C'est bien là le sens de Ep 1, 10 en parlant de « récapituler toutes choses en Christ », de telle sorte qu'il devienne le chef de ce qui est ainsi récapitulé.

Le combat de Michaël est un *discernement des esprits* (l'apôtre Paul y voit un charisme, 1 Co 12, 10) : une distinction entre les esprits, dans le triple sens déjà indiqué à propos de la « récapitulation » : en *toutes choses* un rejet (et en ce sens un anéantissement) de l'erreur, une assomption et donc une confirmation de la vérité, et un dépassement de cette vérité assumée dans le sens de son accomplissement. On peut dire que le combat de Michaël, en tant que combat pour le discernement des esprits (discernement spirituel), est un combat *décisif*, c'est-à-dire qui décide, dans la vie humaine, de toute la suite.

On pourrait ici déployer cette affirmation dans différentes directions, en parlant du discernement spirituel :

- comme délimitation par rapport à l'erreur qui égare (et donc comme combat culturel et éthique) ;
- dans l'interprétation de l'Écriture (et donc comme combat herméneutique) ;
- dans la compréhension de Dieu, du monothéisme (et donc comme combat théologique) ;
- dans la rencontre interreligieuse (et donc comme combat interreligieux) ;
- comme advenue, dans la foi, de la récapitulation de toutes choses en Christ (et donc, en tout, comme combat de la foi).³

Il en va dans le combat spirituel, en dernier lieu, de tout référer à Dieu, le Créateur et Rédempteur qui oriente toutes choses vers leur accomplissement.

*

³ Cela est développé dans mon article « L'Esprit – le souffle – divin universel », publié dans *Écrits théologiques II*, sur « Le défi monothéiste » (Paris, Cerf, 2015, p. 326 suiv.).

Rappel des trois parties :

- Le combat spirituel est un combat *spirituel*, avec les armes spirituelles (de l'Esprit).
- La finalité du combat spirituel, dont on peut dire que Dieu lui-même le mène en nous, c'est de nous faire advenir à Dieu, donc de vivifier – de maintenir vive – notre relation à Dieu.
- Dans ce combat, pour autant que nous en sommes partie prenante, nous pouvons compter avec le soutien, qui nous y devient perceptible, de la dimension invisible – angélique – de la création.

Je terminerai par cette affirmation de bon sens d'un philosophe grec : la marche se prouve – s'éprouve – en marchant.